

## AVANT-PROPOS

Les pages qui suivent touchent à beaucoup de choses. Elles le font à dessein. Elles tendent à donner une idée de la diversité des recherches en cours et de la variété des méthodes utilisées. Elles répondent, enfin, à une certaine politique qui préside à la publication des CAHIERS D'HISTOIRE DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE.

Le premier numéro, paru il y a deux ans, s'articulait autour d'un thème central. Il en présentait quelques traits sans prétendre nullement faire le tour du sujet. Il publiait aussi, avec tout l'appareil scientifique requis, un document capital de l'histoire de la Belgique occupée. Dans un même volume, il associait ainsi deux genres de publications : des articles et l'édition de sources.

Cette fois, la seule unité qui relie les études est le souci commun des auteurs de rendre compte de l'état actuel des connaissances sur certains points particuliers. La dimension des sujets abordés est très variable. Elle va de l'examen statistique minutieux d'un objet bien délimité à la première approche d'une question internationale. La gamme des problèmes touchés est également diverse. Elle s'étend de la résistance à la collaboration. Quant aux méthodes, elles combinent le classique et le plus neuf. Les lieux mêmes des faits relatés sont multiples. Ils se trouvent dans plusieurs cas bien en dehors de nos frontières. De quelque façon, tous les articles intéressent cependant la Belgique.

M. Jean Dujardin étudie la coopération qui s'est établie entre un mouvement de résistance armée et un service de renseignement. Le sujet est inédit. L'originalité du travail est en outre de reposer sur une documentation de première main. Les pièces d'époque qu'il produit sont nombreuses. Elles prouvent que, même pour l'histoire de la clandestinité, d'importants fonds d'archives existent. L'« armée de l'ombre » a laissé beaucoup plus de traces écrites qu'on ne le supposerait. L'affaire est de les retrouver. L'étude est donc possible sans tourner le dos aux méthodes classiques. Le témoignage oral entre en jeu pour éclairer les données brutes des textes. Il est souvent irremplaçable pour en dire l'origine et le cheminement. En un mot, il permet de combler des lacunes. Il constitue une particularité de l'histoire récente, où l'historien a la ressource de se faire producteur de documents.

L'ouvrage d'Airey Neave, *Saturday at M.I.9*, a révélé l'importance de la place tenue par des Belges dans l'organisation générale des lignes d'évasion.

L'article de M. Jean Fosty montre maintenant que nos compatriotes se sont distingués de la même manière dans le renseignement. Les réseaux belges de France mériteraient assurément une étude plus développée que ne le permet le cadre mesuré d'une revue. Il faut espérer que l'auteur, qui allie l'expérience personnelle à une excellente connaissance des sources, aura l'occasion d'écrire la monographie que le sujet réclame.

M. José Gotovitch braque son objectif sur la presse clandestine. Il évolue là sur un terrain qui lui est familier. Les collections qu'il a sous la main au Centre sont les plus riches du pays. Certes, il s'en faut de beaucoup qu'elles soient complètes. Leur importance a paru justifier néanmoins une expérience assez neuve. Le recours aux cartes perforées a fourni le moyen d'une série de dénombrements que nous croyons intéressants. Cette application de la méthode quantitative vaudrait d'être poussée plus loin. Elle produira des résultats d'autant meilleurs que les collections se seront encore enrichies.

L'article de M. Jacques Wynants constitue un bon exemple d'histoire locale. Celle-ci a l'avantage de faire toucher du doigt un certain nombre de réalités qu'une narration plus générale survolerait peut-être d'un peu plus haut. A la qualité des sources, nombreuses à Verviers, s'ajoute la connaissance directe que l'auteur a de la région et de ses habitants. De telles analyses devront se multiplier. Il en faudra faire en divers points du pays. Elles faciliteront plus tard les travaux de synthèse. A notre époque qui aime brûler les étapes, on oublierait parfois que les vues générales les plus brillantes ne tiennent qu'à la condition de reposer sur de bonnes bases.

Le Dr. Herman Balthazar, qui professe maintenant à la *Vrije Universiteit Brussel*, est un parfait connaisseur des riches archives laissées par Camille Huysmans. Il en a complété quelques données par ce qu'apprennent les fonds du *Labour Party* qui sont ouverts aux chercheurs. Les papiers trouvés à Anvers et les pièces consultées à Londres lui ont permis d'esquisser les premiers efforts déployés pendant la guerre par les leaders socialistes émigrés en Grande-Bretagne pour rendre vie à la II<sup>ème</sup> Internationale. En même temps que l'article aborde une matière toute neuve, il montre le rôle complémentaire de sources belges et étrangères.

L'étude de M. Willem Meyers conduit dans un monde tout différent. Elle plonge le lecteur dans le crépuscule de la collaboration flamande. L'attachement à une idée contre vents et marées entraîne le rêve à la poursuite d'une chimère. En faire la relation sans passion valait la peine. Pour l'historien, il n'y a pas de sujets interdits. Il y a seulement des sujets intraitables faute de sources suffisantes. Mais, justement, l'auteur a su jouer ici du double clavier des archives et des témoignages oraux. Les documents écrits fournissent la chaîne. Ils tiennent en place la trame apportée par les souvenirs. L'ensemble, soumis aux règles traditionnelles de la critique historique, forme un tissu assez serré pour en justifier la présentation.

Avec M. Frans Selleslagh, nous restons en Allemagne. Il nous fait découvrir un volet insoupçonné de l'immense polyptyque que constitue le travail obligatoire. Le XIII<sup>ème</sup> Congrès international des Sciences historiques, tenu en 1970 à Moscou, a fait ressortir les grandes lignes de cette vaste entreprise d'asservissement de la main-d'œuvre étrangère aux objectifs du III<sup>ème</sup> Reich. Il a été beaucoup question de dates, de décrets, de chiffres. Ici l'on verra comment la Jeunesse ouvrière chrétienne de Belgique, branche flamande, s'est organisée en Allemagne pour lutter contre les séductions du néo-paganisme nazi.

Est-il nécessaire d'ajouter qu'aucun des sept articles réunis dans le présent volume n'épuise son sujet ? Chaque auteur a tenté simplement de faire la somme de ce qu'il a pu découvrir dans les sources accessibles. Mais en histoire il n'y a jamais que des totaux provisoires. Faire œuvre scientifique, c'est avancer un peu dans la connaissance. C'est serrer la réalité d'un cran plus près. La recherche est faite ainsi d'une perpétuelle remise en question. Publier est même en quelque sorte un appel, une incitation aux compléments d'information. C'est en tout cas une manière d'exposer ce que l'on sait et, dès lors, ce que l'on ignore. Ceci est particulièrement vrai pour l'histoire récente. Celui qui l'étudie en sait sans doute plus long que le profane. Mais aussi bien il a des chances de rencontrer meilleur connaisseur que lui. Des acteurs, des témoins sont encore là, qui peuvent combler des lacunes, redresser des erreurs, ouvrir des perspectives nouvelles, soit qu'ils aient la mémoire fidèle, soit qu'ils possèdent des documents d'époque. Et puis il y a tous ceux, fort nombreux, qui conservent pieusement les preuves de l'action des disparus. Il y a ainsi des trésors qui dorment dans des tiroirs et dans des malles. Ces sources insoupçonnées qui sont thésaurisées n'entrent dans le cycle de la recherche qu'à la condition que leurs détenteurs les y introduisent. En suggérer l'idée est un peu l'objet des publications du Centre.

Par ce biais, les Cahiers trouvent leur place naturelle dans la tâche primordiale du CENTRE DE RECHERCHES ET D'ETUDES HISTORIQUES DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE. Cette tâche est de réunir les matériaux de l'histoire. Elle est, en fin de compte, de faire en sorte qu'il soit possible d'écrire un jour l'histoire de la Belgique pendant les années terribles de la conflagration qui a ébranlé le monde de 1939 à 1945. De ce point de vue, il est secondaire qu'à l'image de ce qui s'est fait cette fois les articles soient composés par des auteurs proches du Centre. Le fait capital est que, dans l'optique particulière de la recherche, les pages écrites ne sont pas des pages tournées. Rien n'empêche que d'autres en reprennent plus tard la matière sur des bases meilleures. C'est même certainement souhaitable. Loin d'être une fin en soi, un article n'est qu'un moment, une simple transition. Il s'inscrit dans une dynamique de la quête du passé. Ephémère par essence, il est une invitation à procurer les moyens de nouveaux progrès. L'appel que les Cahiers lancent de cette manière dépasse largement le cadre des sujets traités. Il s'applique à la mission entière du Centre. Celle-ci englobe les origines, le déroulement et les séquelles de la seconde guerre mondiale. Le domaine est donc immense en faveur duquel il y a des apports de sources à faire. Encore convient-il peut-être de rappeler que le Centre ne se réserve pas le monopole

de la documentation qu'il rassemble. Au contraire, ses fonds sont ouverts aux chercheurs chaque fois que les déposants y consentent. Les visiteurs se font d'ailleurs de plus en plus nombreux. Etudiants et spécialistes, de chez nous comme de l'étranger, prennent le pli de se rendre au Centre. L'habitude se développe aussi de s'adresser à lui dès lors qu'il s'agit, en Belgique, d'un problème touchant aux événements de 1939 à 1945. Aider le Centre à enrichir ses collections est concourir, par conséquent, à la promotion d'un mouvement de recherche beaucoup plus ample que la capacité propre d'une institution par elle-même assez modeste. C'est contribuer enfin à la valeur scientifique d'un courant qui a chez nous un énorme retard à rattraper pour s'élever à la hauteur de ce qui se fait dans d'autres pays depuis vingt-cinq ans.

Jean VANWELKENHUYZEN